

Projet ANTHROP'ARC, soutenu par l'attribution d'une subvention de la Région Île-de-France dans le cadre du Domaine d'intérêt majeur « Matériaux anciens et patrimoniaux » de la Région Île-de-France

## Entretien de MICHEL GIRARD

Numéro de l'entretien :	20
Entretien réalisé le :	15/09/2020
Nom de l'enregistrement filmé :	« 20_Girard_enregistrement »
Lieu :	domicile de Didier Hugot, Venoy (89)
Durée de l'entretien :	02h24mn32s
Poids du fichier (.mp4) :	24.4 Go
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : MG

>Question ?] : Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il-vous plait ?

[>MG] : Je m'appelle Michel Girard. Je suis né le 14 février 1939. J'ai donc 81 ans cette année. J'ai fait toute ma scolarité en Bourgogne et ensuite à Paris, à l'école supérieure de biologie et de biochimie (ESBB Rue du Bac). Je suis ensuite rentré dans le laboratoire d'André Leroi-Gourhan, au musée de l'homme, à Paris.

[>Question ?] : Jusqu'à quand feriez-vous remonter votre goût pour l'archéologie ?

[>MG] : J'ai pratiqué l'archéologie quand j'étais au collège, dès 1952, au lycée d'Auxerre où Mr Raymond Kapps, notre professeur de grec et latin, avait mis sur pied une association qu'il avait appelé le groupe archéologique du lycée Jacques Amyot. Nous étions quatre élèves et étions internes pour la plupart. Il nous emmenait chaque jeudi sur un chantier de fouilles qu'il avait pris en charge à côté de la préfecture actuelle d'Auxerre. Il s'agissait d'un atelier de tabletterie gallo-romaine dont l'échoppe était adossée au mur d'enceinte gallo-romain de la ville antique d'Auxerre.

[>Question ?] : Et qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer si jeune ?

[>MG] : Je n'étais pas bien grand. Je devais avoir 13 ans. Je ne voulais pas faire les promenades du jeudi au lycée, car ça m'embêtait royalement. J'avais bien autre chose à faire. Il ne faut pas oublier que je suis quelqu'un de la campagne. J'étais dehors en permanence. Je ne rentrais à la maison qu'à la nuit tombée. J'étais dans les carrières, dans la rivière, dans la forêt, n'importe où, mais pas enfermé ! Or, j'étais enfermé au lycée. Si on pouvait quitter un temps le lycée avec les copains, c'était aussi bien car faire des promenades en rangs serrés à travers la ville, ça ne m'intéressait pas. L'archéologie était donc un bon moyen de partir de cette façon on attrape vite le virus de l'archéologie.

On a trouvé des choses intéressantes dans cet atelier. La tabletterie est un métier qui consistait à incruster des motifs osseux (fleurs, animaux, etc.) dans du bois. C'est un peu comme lorsque l'on incruste de la nacre dans des laques en Asie. Dans cet atelier de tabletiers, il y avait toutes les chutes au sol, tous les ratés de découpe de l'os qui ne pouvaient servir. On fouillait ainsi des détritiques. En archéologie, on ne fait que ça d'ailleurs : on fouille des dépotoirs. C'est notre boulot. J'ai donc commencé par ça. On n'y est allés plusieurs années avec des copains.

En 1955, à Escolives-Sainte-Camille – un village qui se trouve à 4 km à peu près de Champs-sur-Yonne – Mr Raymond Kapps nous avait dit : « À Escolives-Sainte-Camille, l'un des paysans, Monsieur Borgnat a dessouché un noyer qui avait été foudroyé. En l'arrachant, il est tombé sur des vestiges humains coincés dans les racines. Ces restes humains étaient accompagnés de poteries mérovingiennes ». On a donc abandonné Auxerre et on s'est propulsés les jeudis et les dimanches à Escolives-Sainte-Camille pendant un an.

À la fin de la campagne de Pâques, Mr Raymond Kapps nous avait dit : « vous qui êtes intéressés par l'archéologie, vous devriez venir avec moi pour fouiller, non plus de l'Archéologie Classique, mais de la Préhistoire ». Je me suis donc retrouvé avec les autres copains à Arcy-sur-Cure dans l'équipe d'André Leroi-Gourhan, comme stagiaire. Mon premier contact archéologique d'Arcy-sur-Cure s'est donc effectué en 1955. On est en 2020 et j'y suis encore ! Ça fait 65 ans ! À l'époque, on fouillait la grotte du Renne et la grotte de l'Hyène. Seuls ces deux chantiers étaient ouverts à ce moment-là.

[>Question ?] : Lorsque vous êtes arrivé, vous deviez faire partie des plus jeunes ?

[>MG] : Oui, mais on était trois gamins avec les copains. Il y avait Jean Chamarreau, Alain Dubuc et moi Le quatrième de la bande, Hugues Catin, n'est finalement pas venu ce me semble. Mais je ne me souviens pas bien. C'était le groupe. On n'était pas nombreux : quatre jeunes de 6<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> et un prof. Ça s'est arrêté en 3<sup>e</sup> pour moi, car les profs m'ont dit : « ce n'est pas la peine que tu restes au lycée. Tu ne feras jamais rien ». Ils avaient raison. J'ai bien fait de quitter le bahut car en 1956 (ou 1957 ?), je suis rentré à l'Ecole Supérieure de Biologie et de Biochimie.

[>Question ?] : Pourquoi ?

[>MG] : Il fallait bien que je fasse quelque chose. Et quand j'ai été viré du collège, pas question de reprendre la menuiserie ni le charronnage de mon père. J'aurais été nul à couper du bois. La chimie et la biologie m'ont toujours plu. J'étais loin de concevoir ce que c'était, c'est-à-dire de la biologie et de la biochimie humaine. Tous mes copains de l'école supérieure de biologie et de biochimie (on était une cinquantaine) avaient tous leur baccalauréat-science et moi j'arrivais de 3<sup>e</sup> avec seulement un brevet élémentaire. Ça s'est bien passé ! Au bout des trois ans, il y a eu un examen national. On devait être 300 ou 400 à l'échelle nationale. On a été 30 ou 40 reçus. 10 % ! La majorité venait de l'école. On avait des bons profs. Parmi eux il y avait un prof de chimie minérale qui était glaciologue et professeur au Collège de France. Celui qui s'occupait de la bactériologie occupait une chaire de travaux pratiques de bactériologie à l'Institut Pasteur. Pour l'hématologie, c'était un prof de médecine en hématologie à la faculté de médecine de Paris. Le directeur de l'école n'avait trouvé comme profs que des gens comme ça ! On a vraiment eu des bons. C'était bien.

[>Question ?] : Et ça, ça vous a plu quand vous êtes sortis de là ?

[>MG] : Ah oui ! J'ai fait très peu de biologie et de biochimie humaines en fait. Quand j'ai eu mon examen, André Leroi-Gourhan m'a demandé si je ne voudrais pas faire du pollen avec son épouse. Arlette Leroi-Gourhan se lançait dans la palynologie des grottes. À l'époque, c'était vraiment le tout début. J'avais bien réfléchi. N'ayant pas de poste officiel, je me suis dit que cette situation ne pouvait durer et qu'il me fallait essayer de rentrer dans un labo parisien d'analyses biologiques. Je suis allé à l'Institut Prophylactique où j'avais fait un stage et j'y ai rencontré Mme Principe qui m'a dit qu'elle allait contacter des labos en recherche d'analystes. Dans la semaine, j'ai reçu une dizaine de propositions de travail en laboratoire ! Combien en reçoit-on aujourd'hui quand on envoie son CV ? Je suis allé à un seul entretien. J'ai donc travaillé pour ce laboratoire, mais pas longtemps, quelques mois seulement avant d'entrer au CNRS. Mr André Leroi-Gourhan m'ayant proposé de faire de la palynologie et je me suis finalement dit : « oui, pourquoi pas ». Palynologie ou hématologie, c'était un peu pareil. Que l'on reconnaisse des formes polliniques ou des formes sanguines, il n'y avait pour moi guère de différence.

[>Question ?] : Aviez-vous déjà un goût pour la botanique à ce moment-là ?

[>MG] : Du tout., j'étais plutôt axé sur la zoologie c'est-à-dire la biologie animale. La botanique n'était pas du tout mon truc. On s'y met ! On apprend sur le tas.

[>Question ?] : En quelle année André Leroi-Gourhan vous propose-t-il de travailler en palynologie ?

[>MG] : Je suis entré au CNRS en 1959. Ça devait être en 1958 qu'il m'a proposé d'intégrer son équipe.

[>Question ?] : Et vous vous connaissiez déjà avant ça ?

[>MG] : Oui, depuis 1955 quand j'ai commencé à Arcy-sur-Cure. J'avais fait toutes les campagnes à partir de là, 1955, 1956 et 1958. En 1957 il n'y avait pas de chantier. André Leroi-Gourhan était parti en Espagne et je ne les avais pas suivis.

[>Question ?] : Quelles relations aviez-vous avec les autres fouilleurs, vous qui étiez si jeune ?

[>MG] : Il n'y avait pas de différence entre le prof de médecine de Lyon qui grattait la terre comme nous. C'était pareil. Il y avait André Leroi-Gourhan, le patron et tous les autres étaient les fouilleurs. La question de l'âge ne se posait pas.

[>Question ?] : Et le Père Hours ?

[>MG] : Il n'était pas là lors de mon premier séjour. J'ai connu le Père Hours en 1956. En 1955, il devait peut-être être au Liban. Tout le monde le vouvoyait. Il avait été le provincial des jésuites du Moyen-Orient.–Ce sont des personnes qui sont au sommet dans la hiérarchie de l'ordre. C'est une personne extrêmement importante. Le père Hours parlait toutes les langues et dialectes du Moyen-Orient.

[>Question ?] : Savez-vous ce qui l'a poussé à venir Arcy-sur-Cure ?

[>MG] : Non. Pour moi, il faisait partie de l'équipe des Lyonnais. Comme le Patron était prof à Lyon, il invitait des gens de Lyon pour l'aider sur son chantier. C'était le cas de Messieurs Boissonnat, Berthezène et d'autres. Le Père Hours étant basé à Lyon, il s'est donc retrouvé à Arcy-sur-Cure dans la foulée. Comment est-il venu réellement, je n'en sais rien. Peut-être faisait-il déjà de l'archéologie au Liban, dans la grotte de Jeita. Il était chef de chantier à Arcy-sur-Cure tout comme Mr Raymond Kapps

[>Question ?] : Vous souvenez-vous de votre rencontre avec André Leroi-Gourhan ?

[>MG] : C'était à Auxerre, sur l'atelier de tabletier. Mr Raymond Kapps étant l'un de ses amis, il est venu un jour le voir. On était en train de fouiller. On ne bougeait pas trop à ce moment-là ! Notre prof à nous qui reçoit un prof de fac ! Quand tu as 13 ou 14 ans, tu as le nez sur le sol et tu ne bouges pas.

[>Question ?] : Déjà à l'époque, vous aviez conscience que ce n'était pas n'importe qui ?

[>MG] : Mr Raymond Kapps nous avait prévenu ! Quand on fouillait à Escolives-Sainte-Camille (et plus à Auxerre), il nous avait même dit : « cet été, c'est avec lui que vous allez fouiller ! ». On avait pris de l'expérience, car on avait quand même fouillé pendant un an tous les week-ends, y compris l'été parfois. Dès qu'il y avait un moment de libre, le groupe se reformait spontanément bien qu'on ne soit plus au lycée,

[>Question ?] : Avez-vous coupé les ponts avec ces trois copains après le lycée ?

[>MG] : Oui, parce qu'après être viré, j'avais fait une croix sur le lycée. N'ayant plus de contact avec les gens du lycée, je les ai forcément perdus de vue.

[>Question ?] : Et que sont devenus les autres copains ?

[>MG] : J'ai eu du mal à tous les retrouver, et surtout savoir ce qu'ils ont fait ensuite. C'est Didier Hugot qui avait fait une recherche pour retrouver mes copains. Alain Dubuc est devenu professeur d'Allemand, Jean Chamarreau, est devenu astrophysicien me semble-t-il mais je ne sais pas où ni comment. Pour Hugues Catin, je l'ai revu il y a deux ou trois ans. Il était venu me voir à la grotte du Bison, à Arcy-sur-Cure. Il se baladait le long de la Cure avec ses parents. C'est un monsieur de mon âge. Il était avec un groupe, certainement des membres de sa famille. On n'a pu discuter que cinq minutes car son groupe lui demandait de le rejoindre. Ça aurait été bien de pouvoir rediscuter avec lui, mais la vie est faite

comme ça. On perd vite le fil des contacts.

De mon école de biologie, j'ai gardé deux contacts. Le premier est un pastorien. Il a intégré l'Institut Pasteur où il a travaillé sur les antibiotiques. Tout ce qui concerne les antibiotiques passait par son labo. Le second est un vietnamien qui a échappé à la guerre franco-vietnamienne. Venu en bateau en fond de cale, il a réussi à trouver un boulot de préparateur en labo dans mon école de biologie. Il s'est ensuite inscrit en médecine et est devenu médecin. ! Depuis 1955, je n'ai jamais perdu le contact avec eux deux. Ils sont venus à Arcy il y a deux ans. Je leur avais dit d'en profiter parce que l'année suivante c'était la fin de la fouille ! Ils ont pu voir un chantier en cours (la grotte du Bison) et visiter la Grande Grotte et ses peintures ; cette visite leur a fait regretter de ne pas être venus plus tôt.

[>Question ?] : Quand vous êtes venus à Arcy-sur-Cure, vous aviez déjà une solide expérience de fouille finalement.

[>MG] : Oui, d'autant plus que la méthode de fouille de Mr Raymond Kapps était calquée sur celle d'André Leroi-Gourhan. Mr Kapps était dans le droit fil de ce que Mr Leroi-Gourhan faisait en grottes. Je ne sais pas si Mr Raymond Kapps a beaucoup travaillé ailleurs qu'à Arcy-sur-Cure ; c'est possible. Etant donné sa formation classique, il était plus évidemment plus sensible à la culture gallo-romaine, que celle du Châtelperonnien, mais la Préhistoire l'intéressait aussi puisqu'il était chef de chantier à Arcy-sur-Cure.

[>Question ?] : Vous avez donc été formé par Mr Raymond Kapps dans un premier temps.

[>MG] : Oui. Et quand je suis arrivé à Arcy-sur-Cure, il ne s'agissait plus de squelettes humains mais d'os de rennes, de bisons et du silex.

[>Question ?] : Et ça vous a plu ?

[>MG] : Eh oui ! Je m'étais embarqué là-dedans à fond. Et c'est lors de mon séjour sur le chantier que le Patron m'a parlé de la palynologie. J'ai alors commencé à faire de la palynologie dès 1959 et je continue jusqu'à maintenant.

[>Question ?] : Pour revenir au moment où vous êtes arrivé à Arcy-sur-Cure, avec qui avez-vous partagé le plus d'expériences ?

[>Question ?] : C'était avec les trois autres copains du même âge qui étaient venus aussi.

[>Question ?] : Et après ?

[>MG] : En 1955, je n'ai pas fait le camp entièrement. C'était un premier contact avec le terrain. Pour les années suivantes, en 1956 et 1958, j'ai fait les camps en entier, c'est-à-dire pendant un mois et demi ou deux mois. En 1957, il n'y avait pas de camp et en 1959, j'étais à l'armée pour trois ans, c'est-à-dire jusqu'en 1961. Je suis retourné à Arcy-sur-Cure en 1962 et en 1963. Je faisais partie de ce que l'on appelle l'équipe de base.

[>Question ?] : L'équipe de base était constituée de ?

[>MG] : Lors de mes premiers stages (1955-56), il y avait bien évidemment André Leroi-Gourhan assisté du Père Francis Hours, de Raymond Kapps – qui a écourté ses séjours à cause du site d'Escolives-Sainte-Camille – de Jean et Nicole Chavaillon pour la stratigraphie et la granulométrie, Pierre Poulain (conservateur du Musée d'Avallon) et Thérèse Poulain (archéozoologue).-

J'ai également entrevu Henry de Lumley mais aussi Georges Condominas, ethnologue qui est parti

ensuite sur les Hauts Plateaux du Viet Nam. Parmi les personnalités venues à Arcy à mon époque il y avait des personnes qui se destinaient à l'archéologie ou qui étaient déjà archéologues. Il y avait Louis Giraud et son épouse dont le terrain d'étude se situait en Amérique du Sud (Pérou ou Bolivie ?) ; Roland Mourer qui est parti par la suite au Cambodge, José Garanger qui a fait de l'archéologie en Océanie, ainsi qu'Albert Hesse qui a exploré par des méthodes physiques (résistivité) les éboulis de pente formés le long de la falaise et qui étaient susceptibles de masquer d'éventuelles entrées de grottes. Il y a eu aussi le Révérend Père Banime, personnage important de l'église au Canada. Il n'a dû venir qu'une quinzaine de jours. Le patron lui avait dit : « vous allez fouiller dans la couche VII. C'est de l'Aurignacien et cette période est caractérisée par tel et tel type d'outils, en particulier par les grattoirs carénés ». On n'en avait jamais trouvé un seul à Arcy. Lui, il en a trouvé un : le premier du genre ! Ce grattoir a tout de suite été surnommé le « battoir du Père Granime ». C'était tout le temps comme ça : des anecdotes et des jeux de mots continuels

Puis il y a eu l'arrivée de Michel Brézillon, André Vila, Jean Lesage et Jean-Dominique Lajoux qui faisaient les relevés des peintures rupestres du Tassili, en Algérie au sein de l'équipe d'Henri Lhote.

La mission Lhote étant terminée ils sont venus voir Arcy et un jour de 1958, on a vu arriver quatre individus bronzés, portant un chèche touareg. On s'est demandé un moment de qui pouvait-il s'agir ? Je ne sais pas comment ils ont appris l'existence de l'Ecole de Fouille d'Arcy, sans doute par Henri Lhote qui connaissait le Patron. De fait, c'est le musée de l'Homme qui permettait d'établir ce type de lien.

Jean Lesage n'est pas resté longtemps et s'est lancé dans l'informatique à Toulouse. Jean-Dominique Lajoux est parti au service du cinéma du CNRS ou quelque chose comme ça. André Vila et Michel Brézillon sont, quant à eux, restés à Arcy-sur-Cure jusqu'en 1963, date qui marque la fin des travaux Leroi-Gourhan dans les boucles de la Cure.

En 1964, ça été la découverte de Pincevent. Michel Brézillon est resté avec le Patron, tandis qu'André Vila est parti en Nubie. Ensuite, les gens se sont dispersés.

[>Question ?] : Tous ces gens qui sont passés par Arcy ont donc eu d'autres vies après, beaucoup à l'étranger.

[>MG] : Ils sont partis aux quatre coins de la planète faire de l'archéologie selon les principes d'André Leroi-Gourhan. C'était vraiment une école de fouille.

[>Question ?] : Jacques Tixier peut-être aussi ?

[>MG] : Jacques Tixier était instituteur en Algérie à cette époque et je ne sais pas s'il est venu à Arcy, mais à Pincevent certainement. Il s'était mis à la typologie et à la technique de taille après François Bordes. Ensuite, il y a eu quelques personnes qui, continuant dans cette voie, savent reproduire les outils en silex.

[>Question ?] : Avez-vous déjà vu André Leroi-Gourhan tailler à Arcy-sur-Cure ?

[>MG] : Non, Le Patron, ainsi que le Père Hours, faisaient des démonstrations de taille en prenant comme matériau des pommes de terre et comme percuteur un couteau de cuisine. Pour nous expliquer comment faire un chopper, A Leroi-Gourhan prenait une patate, un premier coup de couteau et « vous voyez, ça, c'est le premier éclat ». Et ainsi de suite.

[>Question ?] : Personne n'a tenté l'expérience à Arcy ?

[>MG] : On avait essayé avec de la chaille, mais ça n'a pas duré. Il y avait des bouts de chaille partout. Ça n'a pas plu. On était sur un chantier archéologique, donc même sur le chemin, il ne fallait pas laisser trainer des éclats de pierre taillée. On a arrêté bien vite ces essais, mais ils ont repris à Pincevent,

en particulier par Pierre Bodu. Les personnes capables de tailler du silex après Jacques Tixier ne sont pas nombreux en France, il y a Eric Boëda, Jacques Pellegrin, Pierre Bodu et sans doute d'autres que je ne connais pas.

[>Question ?] : Au moment où Arcy-sur-Cure forme des gens qui ensuite partent en France ou à l'étranger, est-ce qu'André Leroi-Gourhan avait conscience de ça à l'époque même d'Arcy-sur-Cure ?

[>MG] : Oui, parce qu'il avait institué une véritable école d'apprentissage de la pratique du terrain. Ces camps de fouille à Arcy n'étaient pas faits uniquement pour apprendre la Préhistoire et les fouilles à des gens futurs préhistoriens, mais à des ethnologues pour leur montrer ce que c'était que le terrain, la vie en société, la vie en groupe, etc. On ne faisait évidemment pas d'enquête à Arcy-sur-Cure, elles se faisaient dans d'autres lieux de France à un autre moment de l'année.

[>Question ?] : Roland Mourer a fait un stage dans cet esprit-là avec André Leroi-Gourhan.

[>MG] : Mais lui avait suivi les cours d'ethnologie dispensés au musée de l'Homme par le CFRE (Centre de Formation aux recherches ethnologiques). Presque tous avaient eu le Patron en tant que professeur en ethnologie, mais plutôt que de faire un stage de terrain aux Indes ou je ne sais où (ça coûtait trop cher), ils venaient à Arcy-sur-Cure.

Ce qui comptait surtout était le dépaysement, le contact avec un site ; et peu importe que ce soit un site ethnologique ou un site archéologique, ce qui comptait, c'était surtout d'apprendre les techniques de terrain et la vie en société. Ça, c'était l'idée du patron. Mais il a expliqué ça mieux que moi dans ses ouvrages.

[>Question ?] : Et cet état d'esprit se retrouvait sur place finalement.

[>MG] : Oui, c'est lui qui a créé cet état d'esprit sur la fouille. C'était l'état d'esprit qui amenait les gens à faire de l'ethnologie. Pour la plupart, c'était au départ des élèves ethnologues et par la suite sont arrivés des élèves préhistoriens, surtout à Pincevent.

Arcy, c'était un apprentissage de terrain au sens très large du terme. Il ne s'agissait pas seulement de savoir gratter, épousseter ou laver un caillou, non. C'était une vraie école de la vie.

[>Question ?] : Le terrain entendu au sens de vie collective.

[>MG] : Oui. Et ne serait-ce que discuter avec des gens qui avaient des points de vue différents, c'est ce qu'un ethnologue rencontre dans un village perdu. Il va évidemment trouver des personnes qui n'ont pas les mêmes conceptions de la vie que lui. Et sur les chantiers archéologiques, c'est un peu ça. La plupart des fouilleurs étaient des Parisiens. Et vous alliez leur dire : « Il serait bien d'aller chercher du bois dans la forêt : du bois mort, pas vert ! Puis vous allumerez le feu avant de faire la cuisine dessus » — « chef, je fais comment ? — « Tu vas regarder et après tu fais ». C'était ça la vie de camp. C'était une vie qui vous préparait à rencontrer des situations que l'on n'a pas dans la vie de tous les jours, c'est-à-dire chez soi.

[>Question ?] : Vous disiez avoir passé votre enfance dehors. J'imagine que vous étiez habitué à tout ça.

[>MG] : Oui, depuis tout petit. J'ai quitté ma maison à 12 ans.

[>Question ?] : Votre maison familiale de Champs-sur-Yonne ?

[>MG] : Oui. Je n'ai plus embêté mes parents à partir de 12 ans.

[>Question ?] : Et à 12 ans, où étiez-vous ?

[>MG] : J'étais interne au lycée d'Auxerre, je n'étais donc pas chez moi. Et pendant les grandes vacances, mon oncle et ma tante m'emmenaient traîner à travers l'Europe. Ensuite, je suis allé à Paris pour faire des études de biologie médicale puis travailler avec André Leroi-Gourhan, pour continuer au musée de l'Homme dès mon retour de l'armée. J'étais rarement chez moi. Et puis après, il y a eu la spéléologie. Je descendais le vendredi chez mes parents dans l'Yonne. Dès le samedi matin, j'étais dans les grottes d'Arcy.

[>Question ?] : Et en arrivant à Arcy-sur-Cure, vous n'aviez donc pas été déboussolé par rapport à la vie de camp ?

[>MG] : Mes grands-parents sont d'Arcy-sur-Cure. Je ne les ai pas connus, car ils étaient décédés avant que je sois né. Mes parents m'emmenaient à Arcy quand j'étais tout petit, à 7 ou 8 ans. Ils aimaient bien pique-niquer le long de la Cure, du côté des Goulettes. Ils amenaient la table basse et tout le nécessaire du repas jusqu'au bout du chemin. J'ai donc toujours connu Arcy. Et tout petit, j'allais faire des escalades avec les copains de mon village. On partait à vélo jusqu'à Saint Moré et on grimpait dans les grottes, celle du père Leleu et des alentours. C'était de la « proto-spéléologie », de la spéléologie de plein air.

[>Question ?] : Et pour la vie de camp sur place ?

[>MG] : Que je campe avec mon oncle dans la montagne ou au bord de la Cure dans une tente que le Patron avait mise à disposition, je ne voyais pas de différence.

[>Question ?] : Et les autres ?

[>MG] : Ils faisaient la même chose ! Il y avait ce que l'on appelait la « tente de patrouille ». On était enfourné à cinq ou six là-dedans. Tout le monde n'avait pas de tente à l'époque ! Quand on vous en proposait une, c'était un cadeau royal. Et moi quand je suis arrivé, je n'avais rien du tout. Les années suivantes je suis arrivé avec ma propre tente car j'avais décidé de faire tout le camp. Elle n'était pas grande, mais suffisante et je l'avais encore en 1963.

Cette tente commune était située vers la grotte du Lion, à l'emplacement du banc actuel. C'est à dire au bout du « camp des garçons »

Depuis la grotte du Trilobite, on rencontre en remontant le cours de la Cure, les grottes de l'Ours, du Renne, du Bison, du Loup, puis une espèce de renforcement qui a été la première cuisine lors des chantiers de Pâques dans les années 1946 -1947 et plus. Juste après cet auvent se trouve la fissure de la grotte du Lion. Plus loin, un petit chemin monte sur le plateau, au-delà on atteint le gouffre des Fées, puis la Grotte des Fées, le Petit Abri, le Grand Abri, la grotte du Couloir et, à la limite de la forêt, la Perte des Goulettes.

On allait souvent à la grotte des Fées pour fouiner et chercher des bouts de silex abandonnés par les anciens fouilleurs. On n'en a ramené beaucoup ! Ils étaient tous contrôlés par le Patron qui ajoutait les plus intéressants à la collection de références des outils. Il ne pouvait évidemment pas prendre un burin de la grotte du Renne pour cette collection, mais un burin qui venait de ce genre de récolte.

[>Question ?] : À quel moment de la journée faisiez-vous ce type d'excursions ?

[>MG] : Après le thé, à partir de 17 heures. Il y avait du temps jusqu'au dîner de 19 heures ou 20

heures. Quelquefois, on prenait les bateaux et on allait naviguer le long de la Cure. Il y avait plusieurs « unités navales ». Une canadienne appartenait à André Leroi-Gourhan. : ce bateau assez large ressemblait effectivement à ce qu'ont les Indiens du Canada. Un bateau eskimo appartenait aussi au Patron. Personne d'autre n'aurait eu l'audace de l'utiliser. De toute façon, il n'y avait qu'une place. Une année, un juge d'Auxerre était venu nous voir en début de camp. Il avait dit : « Vous avez des bateaux ? » — « eh Oui. » — « Dans ce cas, je vous amène ma Canadienne ». Il avait apporté la sienne et l'avait laissé pendant un mois et demi. On s'en est servi comme ça, tout le temps. On partait ainsi à deux Canadiennes jusqu'à Saint Moré et on redescendait jusqu'à Arcy.

[>Question ?] : Ce n'était pas forcément pour pêcher.

[>MG] : Non. Il n'y avait que le Patron qui pêchait et lui, c'était à 6 heures du matin. À 7 heures : biniou. À 8 heures : le petit-déjeuner avec les poissons grillés (pour les amateurs !).

[>Question ?] : Il ne pêchait pas tous les matins ?

[>MG] : Dès qu'il faisait beau, il pêchait à la volante. Il se levait tôt. Personne n'était encore levé qu'il avait déjà attrapé cinq ou six poissons. Il allait aussi pêcher le soir, mais pas tout le temps. Un jour que j'allais aux Goulettes (je ne me souviens plus pourquoi), j'ai entendu du bruit dans le ravin. C'était le Patron qui avait glissé au bas de la rive argileuse abrupte et ne pouvait plus remonter. Je l'ai donc aidé à rejoindre la berge. Un coup de chance car on ne pouvait pas l'entendre de là où il était, les goulettes étant à 500 ou 600 m du camp. Cette intervention due au hasard lui a évité un bain forcé dans la rivière dont il aurait dû remonter le cours pour atteindre une zone plus accessible. La canne à pêche a été évidemment récupérée sans problème

La collecte de bois pour la cuisine, était une opération très amusante. Entre la Grande Grotte et la grotte du Trilobite, il n'y avait plus de bois mort depuis des années. Il fallait donc aller le chercher ailleurs et beaucoup car un mois et demi de cuisine, ça en demande. Une fois constitué, le tas de réserve devait y avoir 5 ou 6 m de longueur sur 1 m de hauteur et 1 m de largeur. Pour la collecte faite du côté des Goulettes, on utilisait les bateaux comme moyen de transport. Le bois embarqué était acheminé jusqu'au poste de marquage et empilé au pied de la grotte du Trilobite, notre salle à manger-cuisine.t.

[>Question ?] : J'imagine que c'était en début de campagne que vous vous chargiez de ça ?

[>MG] : Oui, mais parfois aussi au milieu de campagne pour refaire le stock.

[>Question ?] : Est-ce que tout le monde s'habituaient rapidement à la vie de camp ou avez-vous des souvenirs de gens qui ont eu du mal ?

[>Question ?] : Non. Il y en a quelques-uns qui sont « partis à la rivière » sans le vouloir parce qu'ils ne s'étaient pas réveillés à temps. Le Patron sonnait du biniou à 7 heures. Tout le monde prenait le café, jusqu'à 7 h 30 ou 8 heures. S'il en manquait, André Leroi-Gourhan redonnait un deuxième coup de biniou. Lorsqu'une personne n'était toujours pas sortie de sa tente, il y avait toujours deux ou trois lascars qui s'empressaient de sortir le trainard et de l'envoyer dans la Cure, duvet compris. Il fallait alors faire sécher ce duvet ! Tout le monde se marrait ! Gérard Bailloud lui, se méfiait. Il prenait son hamac et allait à la Carrière de Sarcophages où il s'installait en haut des arbres pour dormir. Aucun risque pour lui ! De la carrière située à plus d'un kilomètre du camp, il entendait le biniou d'en bas. Il y a toujours eu des échos invraisemblables le long de la vallée de la Cure. Par exemple, de la tente-ménagerie, tente ou étaient entreposées les collections de faune, on entendait distinctement parler les personnes qui se trouvaient sur

le sentier au niveau de la chaîne qui interdit le passage aux non-initiés à plus d'une centaine de mètres de distance. 10 m, plus loin le son disparaissait. Incroyable ! Ça devait faire la même chose pour le son du biniou qui s'entendait jusqu'à la carrière de sarcophages. Ça réveillait Gérard Bailloud qui arrivait tranquillement à l'heure. Il était le seul fouilleur à bivouaquer là-haut.

Le camp était divisé en plusieurs secteurs :

Il y avait les tentes des garçons du côté de la Grotte du Lion et les tentes des filles du côté de la Grotte du Cheval. Celle du Patron se trouvait au milieu, à proximité de ta tente-ménagerie. Dans la ménagerie se trouvaient donc les références fauniques, les collections typologiques avec les outils en silex, notamment ceux que l'on retrouvait la grotte des Fées. Il y avait aussi la bibliothèque. On pouvait étudier, lire, écrire, etc. dans cette tente. Passé le chemin qui montait au Trilobite où se trouvait le réfectoire, il y avait le cirque qui était une tente américaine carrée dont les parois étaient montées sur des piquets

[>Question ?] : Que faisiez-vous d'autres encore entre 17 heures et 19 heures ?

[>MG] : C'était le temps des balades. On peut longer la Cure un bon moment sans rentrer pendant des jours. C'est fou ce qu'il y a à voir.

[>Question ?] : Est-ce que c'est à ce moment-là que vous alliez explorer les grottes ?

[>MG] : Oui, mais on n'y allait pas régulièrement : on fixait un jour pour l'initiation des fouilleurs au monde souterrain. On s'équipait avec les vieilles combinaisons en toile que le Patron avait entreposées dans le Cirque. Elles étaient pleines de boue et, bien évidemment, jamais lavées. L'objectif était inévitablement la visite de la Grotte des Fées. Quand on dit Grotte des Fées, ce n'est pas la grotte supérieure, mais le réseau inférieur que les spéléos nomment le Gouffre des Fées ou encore le réseau des Deux-Cours. On se retrouvait dès l'entrée dans la boue et dans l'eau de la rivière souterraine. C'était de la spéléologie réelle. Et nous voilà partis à cinq ou six dans ce réseau qui se développe sous la Grotte des Fées proprement dite. Je suppose que ces expéditions devaient se faire le dimanche car on restait sous terre plusieurs heures. Quand on sortait de la caverne on se jetait dans la Cure où on avait l'impression d'entrer dans de l'eau chaude. Pourtant, la Cure n'est pas chaude mais quand on vit à 12°C pendant cinq ou six heures, et que l'on s'immerge ensuite dans une eau à 18°C ou 19°C, ça paraît réellement chaud. Et ça permettait aussi de laver les combinaisons couvertes de boue.

[>Question ?] : Vous aviez déjà pratiqué la spéléologie avant ?

[>MG] : Oui, j'avais fait une sorte de spéléologie dans les carrières souterraines médiévales de Bailly. On allait y traîner avec mes copains de Champs-sur-Yonne. Ce n'était pas quand j'étais à l'école de Champs-sur-Yonne, peut-être après, sans doute quand j'étais au lycée. À 10 ou 12 ans, on n'allait pas traîner dans les carrières mais plutôt dans l'Yonne quel que soit le temps. On allait attraper des écrevisses, pêcher ou lever des nasses. Et puis après, l'objectif a changé : on a quitté la rivière pour aller dans les carrières. Ça s'est fait en deux temps.

[>Question ?] : Et tout seul, en se formant entre copains.

[>MG] : Oui, la fine équipe ! Il y a eu aussi l'épisode des couleuvres et des vipères qu'on partait chasser le week-end ou même le jeudi quand ça nous prenait. Il y avait deux jours fériés dans la semaine. Le jeudi et le dimanche. Le samedi il y avait école. Au début, on jouait devant ma maison le jeudi, mais la maison d'à côté, c'était l'école ! Erreur. Grossière erreur ! Ne jamais jouer sur la place devant l'école un jour sans école ! On faisait un tel bruit que le maître d'école qui était en train de corriger ses copies nous avait

dit : « eh les petits gars ! Vous rentrez. Un verbe et je vous lâcherai ce soir ». Il nous avait attrapé vers trois heures de l'après-midi et notre journée était fichue. À six heures, on n'était pas encore sortie de l'école. C'est long un verbe : seize temps avec des phrases longues comme ça ! Il surveillait toutes les phrases, tous les mots. Il ne valait mieux pas faire de fautes. C'était terminé les jeux devant l'école le jeudi. Pas la peine de prendre des risques inconsidérés.

[>Question ?] : C'est donc pour ça que vous étiez obligés d'aller jouer à la rivière.

[>MG] : Après, oui, on allait jouer dans la rivière, dans les carrières, n'importe où, mais plus à côté de l'école ! Il n'y avait pas le choix. Il ne nous avait attrapé qu'une seule fois mais ça a été enregistré ! On ne se rend pas compte, quand on est enfant, du bruit que l'on fait en jouant. Pour peu qu'il y ait eu un ballon ou une boîte de conserve qui servait de ballon, c'était vite intenable et ça gênait forcément le maître d'école dans ses corrections.

On allait donc ensuite dans les carrières de Bailly, mais une fois sur deux les blocs avaient bougé : des blocs grands comme une petite maison. On se disait : « mais c'est bizarre, on est passés la semaine dernière, mais, on ne passe plus ». Et on rentrait entre les blocs qui étaient éboulés. On rampait là-dedans et on se régalaient. Ça aurait très bien pu nous piéger pendant que l'on était au milieu des blocs instables. Si ça nous écrasait ou si ça tombait alors que l'on était passés derrière, personne ne serait venu nous chercher. On a fini par ne plus y aller, car on trouvait que ça bougeait un peu trop.

[>Question ?] : Finalement, Arcy était très sécurisant pour vous.

[>MG] : Arcy c'était facile à côté de ces carrières-là.

[>Question ?] : Aviez-vous déjà fait de la spéléologie à Arcy avant le camp de fouille ?

[>MG] : Non, on allait initier les stagiaires à un séjour sous terre dans la boue pendant le camp de fouille.

[>Question ?] : Est-ce que vous aviez déjà fait du repérage avant d'emmener les fouilleurs ?

[>MG] : Non. On se retrouvait bien ! Je me souviens d'un fouilleur qui est devenu un préhistorien, Cyr Descamps, qui a travaillé au Sénégal par la suite. Il est aujourd'hui à Perpignan. On passait la Selle de Cheval et on arrivait dans la salle du Toboggan qui comporte un grand talus. On se glissait dans la rivière. Là il y avait de la boue. Il y avait toujours un visiteur qui déclenchait une « bagarre de boue » à cet endroit. Les boulettes de boue volaient dans l'obscurité et on ne voyait rien venir. On pouvait se ramasser un paquet de boue dans la figure sans pouvoir l'éviter. Et Cyr s'en était pris un dans les yeux. Ses yeux étaient complètement bouchés et je me suis dit qu'il fallait sortir d'urgence. Je lui avais dit : « mon vieux, je ne peux pas te soigner là. Ce n'est pas possible. Je ne peux pas t'enlever la boue, parce que ça va être pire. Je ne peux t'enlever cette boue qu'une fois dehors ». On a mis une heure pour rentrer. Je l'ai fait passer par des chemins surplombant des précipices de 5 ou 6 m qu'il n'a jamais vus. Il était dans le noir et ses yeux le brûlaient. L'argile, ça brûle ! Je savais soigner un peu les gens après mon rôle d'infirmier militaire. Rentrés au camp, je lui ai enlevé l'argile des yeux à l'aide d'une cuillère et une pissette d'eau claire ; un bon collyre ensuite et tout est rentré dans l'ordre.

[>Question ?] : C'était le seul à avoir eu de l'argile dans les yeux ?

[>MG] : Les autres en étaient couverts, mais ils n'en avaient pas pris dans la figure. Ils en avaient pris dans le cou, sur la tête ou n'importe où. Moi, j'ai dû m'en prendre aussi, mais pas au point d'être

aveugle.

[>Question ?] : Ces petites excursions n'étaient donc pas dénuées de risque.

[>MG] : Il ne fallait pas organiser des bagarres de boue aussi, mais ils aimaient bien organiser ça. À chaque fois, il y en avait une. Ils m'embêtaient avec ça parce que c'était trop dangereux. Sous terre, si on se blesse, on a un mal de chien à s'en sortir, donc ce n'est pas la peine de prendre des risques. Quand on est en pleine forme, ce n'est déjà pas évident.

[>Question ?] : Est-ce que vous avez d'autres souvenirs de sortie spéléologie ?

[>MG] : Oui, mais après, c'est dans le Vercors, en Espagne, etc. Pour Arcy-sur-Cure, c'était les Fées. On franchissait même des siphons. À l'époque, on faisait de la plongée spéléologique. Le grand truc, c'était d'aller forcer les siphons des Deux-Cours. C'est le plus grand réseau hydrographique de l'Yonne. Il y a plusieurs kilomètres, de galeries mais avec des siphons. Il fallait donc s'entraîner à les passer et à faire de la plongée pour faire de la plongée spéléologique.

[>Question ?] : Avec les fouilleurs d'Arcy-sur-Cure ?

[>MG] : Ah non ! Ça s'arrêtait aux Fées, les siphons, c'est pour les spéléos. On n'est plus du tout en archéologie. Il n'y avait pas de spéléoarchéo avec les fouilleurs.

[>Question ?] : Martine Leroi-Gourhan était donc aussi de la partie ?

[>MG] : Oui ! C'était un casse-cou ! elle était toujours dans les expéditions de ce genre

[>Question ?] : Elle faisait partie des plus jeunes également.

[>MG] : Elle n'a pas loin de mon âge, peut-être quatre ou cinq ans de moins.

[>Question ?] : J'imagine que vous avez partagé pas mal de choses avec les enfants du couple Leroi-Gourhan.

[>MG] : J'ai travaillé chez eux avant d'être installé au musée de l'Homme.

[>Question ?] : Et quand vous étiez sur le camp ?

[>MG] : Nanou et Yannick ne venaient pas souvent. Il n'y avait que Martine et Christian qui faisaient le camp complet. Dès qu'il y avait un truc à faire, soit la grotte du Cheval, soit les Fées, c'est Christian ou Martine qui venaient. C'était complètement aléatoire !

[>Question ?] : Et pour la grotte du Cheval, ce n'était plus la même aventure.

[>MG] : J'ai guidé plusieurs fois des fouilleurs dans la grotte du Cheval, tout comme Martine. Le Patron organisait systématiquement une visite toutes les trois semaines. Il y avait environ deux visites de la grotte du Cheval par camp pour montrer aux stagiaires ce qu'était une grotte ornée. Il y a 70 m de laminoir dans la grotte du Cheval et après, il n'est plus question de se mettre debout.

[>Question ?] : Est-ce que c'était plus technique ?

[>MG] : Non, ce n'était pas plus difficile, mais on ne pouvait pas se relever. En tout cas, il n'était pas question d'exploration dans la grotte du Cheval. Le Patron y était à chaque fois ; il guidait le groupe et commentait les représentations gravées. On devait être trois ou quatre maximums. La grotte fait 100 m de long, ce n'est pas grand ; par comparaison, la Grande Grotte mesure 500 m de long et on y circule debout.

Les 100 m de la grotte du Cheval, c'est long d'autant plus que l'on ne peut que se tenir debout ou assis qu'à deux ou trois endroits seulement. Le reste du temps, c'était en rampant.

[>Question ?] : J'imagine que tous les fouilleurs n'étaient pas partants pour participer à ces petites aventures.

[>MG] : Ils y sont pratiquement tous allés. Ça faisait partie de la formation. Je me rappelle des deux frères Higham qui sont venus en 1956, je crois. Quand ils sont arrivés, ils ne parlaient pas un mot de français. Ils se figuraient que tout le monde parlait anglais. Pas de chance ! Ils avaient été obligés de se mettre au français. Ils ont quitté la France depuis longtemps et sont en Nouvelle-Zélande maintenant. Il me semble que Richard. Richard a été « horse guard » à la cour d'Angleterre. Charles a fait de l'archéologie pendant presque 30 ans en Thaïlande. Ils sont maintenant à la retraite tous les deux, mais restent rattachés à l'université d'Otago, à Auckland.

J'ai rencontré Charles à un congrès de l'union des sciences préhistoriques du Pacifique, à Hanoi, en 1998. Je le connaissais d'Arcy et je ne l'avais pas revu depuis. Je suis allé le voir et je lui ai dit : « salut Charles ». Il m'a regardé et m'a demandé ce que je faisais là ! La dernière fois qu'il m'avait vu, j'avais 16 ans. On a fait des photos. Une rencontre à un demi-siècle d'intervalle, ça marque. Il m'a dit qu'il était l'un des organisateurs du congrès et chacun est ensuite reparti de son côté. S'il y avait eu une réunion ou le moyen de boire un coup pour discuter d'Arcy, ça aurait été bien. Mais l'occasion ne s'est pas présentée.

Il y a deux ou trois ans, un grand monsieur vient à la grotte du Bison. Il se présente à Maurice Hardy ou à Francine David. J'étais en train de fouiller dans le fond et je ne savais pas qui venait. Il y avait plein de gens qui viennent comme ça, en curieux. Ce grand personnage a alors annoncé qu'il était un ancien d'Arcy-sur-Cure et qu'il venait me voir. Aucun de ceux qui étaient dans le Bison à ce moment-là avec moi ne le connaissait, même Francine David. Elle a fouillé à Arcy, mais pas au tout début. Elle m'a remplacé quand je suis parti à l'armée, de 1959 à 1960. C'est Richard qui était là ! Il m'a dit : « mais tu es encore là ! » Il m'a reconnu tout de suite. Il m'a envoyé après sa visite des photos faites ensemble quand j'avais 16 ou 17 ans dans la Carrière de Sarcophages. Je lui ai dit que je n'avais jamais quitté le site depuis ! Ça fait 65 ans que je suis là. Il m'a dit : « veux-tu faire une photo de moi devant la Grotte du Cheval parce que, avec mon frère, on avait hésité à y aller. Mon frère m'avait alors dit qu'on ne pouvait pas faire autrement : on est anglais ! » Ils étaient en effet allés faire le Cheval. Vu son gabarit, passer une porte qui mesurait 30 cm de hauteur par 40 cm de largeur, ça n'était pas gagné. En plus, il y avait 70 m de laminoir avec 30 cm de hauteur. Quiconque passe la porte passe théoriquement le laminoir. Si on ne pouvait pas franchir cette porte, ce n'était pas la peine d'insister. Le Patron avait calculé la taille de la porte. Il y a 20 ou 30 m de laminoir. Cet endroit n'est pas un étroit mais bas : 30 cm, c'est la mesure du sol au plafond. En revanche, les côtés sont larges de plusieurs mètres.

[>Question ?] : Dans la grotte du Cheval, est-ce que le passage actuel correspond au passage de l'époque préhistorique au niveau du sol ?

[>MG] : Oui, en gros. Les magdaléniens – qui ne sont peut-être pas des magdaléniens, car à mon avis c'est plus vieux – ont connu le même sol. Ce n'est pas rehaussé ou si ça l'était, c'est de très peu. À la découverte, il n'y avait pas de traces de pieds ou d'autres empreintes. Dans les grandes crues, l'eau doit venir mais n'a pas touché les gravures qui sont au plafond. À mon avis, si l'eau montait d'un mètre supplémentaire, il n'y aurait plus rien dans le Cheval. Les gravures ont été faites sur de l'argile de décalcification. La roche marneuse s'altère naturellement : elle perd ses carbonates de calcium qui se dissocient par l'eau qui contenant de l'acide carbonique et laisse à sa surface la partie argileuse inaltérable

molle Les préhistoriques y ont gravé sur cette surface molle des mammoths, des cervidés, des signes et un cheval. Ça fait 20 000 ans ou plus, que ces gravures sont là, si on touche cette surface fragile on risque de tout effacer. C'est très différent de la Grande Grotte où il s'agit de peintures à l'ocre protégées par un voile de calcite, de plus l'ocre est pigment qui pénètre un peu dans la roche et qui est relativement résistant. Dans la grotte du Cheval, il ne s'agit que de gravures faites dans une argile molle hyper fragile. Un jour quelqu'un a touché involontairement une gravure de mammoth, qui se nomme depuis « le mammoth au coup d'épaule » on imagine aisément l'état d'esprit du Patron à la suite de cet incident ! On n'a jamais su qui avait fait cet incident, la personne ne s'en est évidemment pas vantée. On imagine qu'elle avait dû se relever intempestivement. Dans cette grotte il ne faut pas se relever et ramper pratiquement tout au long du parcours. Les seuls endroits où l'on a la possibilité de se mettre debout sont indiqués par le chef de file

[>Question ?] : Est-ce que vous vous souvenez de la première descente que vous avez faite dans la grotte du Cheval ?

[>MG] : Non, je suis allé dans cette grotte comme j'allais dans la grotte des Fées mais en prenant beaucoup plus de précautions évidemment. Le patron nous emmenait voir les gravures parce qu'on n'avait aucune idée de ce que c'était et qu'il souhaitait nous mettre dans l'ambiance d'un lieu hors du commun, sacré en quelque sorte. Il y avait très peu de photos à l'époque et pouvoir admirer directement des œuvres gravées datant de plusieurs dizaines de millénaires constituait un privilège particulièrement apprécié.  
>Question ?] : Est-ce que le fait de passer par un endroit que les préhistoriques ont foulé a changé quelque chose à votre passage à vous ?

[>MG] : Non, ça ne m'a pas marqué plus que ça. Quand je suis descendu dans le puits de Lascaux, je n'ai pas été impressionné par cet accès. A Chauvet ou à Cosquer, je n'ai pas été spécialement affecté parce que je voyais : c'est effectivement superbe. Quand on a fréquenté le milieu souterrain durant de nombreuses années on se rend compte que l'ambiance reste identique quelle que soit la caverne. On pénètre dans un milieu qui a des constances d'humidité, de fraîcheur ; en fait c'est partout pareil. En revanche, on reste admiratif devant la réalisation et le savoir-faire des Anciens dans un milieu hors norme. C'est cette adaptation et les méthodes mises en œuvre qui m'intéressent.

Vous avez vu la tête des petits chevaux de Cosquer ? En regardant ce panneau, on constate que leur museau est peint en noir et que les préhistoriques ont enlevé le noir autour des naseaux et de la bouche. Il y a de la craie blanche en dessous. Ils ont utilisé le système de la carte à gratter qui consiste à peindre tout en noir et, par gravure, faire apparaître des traits dont la couleur blanche correspond à la roche sous-jacente

[>Question ?] : Vous dites que l'expérience des préhistoriques sous terre ne vous émeut pas. Mais est-ce qu'il y a des choses qui vous émeuvent en Préhistoire ?

[>MG] : Je ne suis pas particulièrement émotif ! Quand je suis sous terre, je ne pense pas au passé ou à la Préhistoire. Je ne me dis pas : « quand même, il y a des gars qui sont passés là et ils ont dû connaître des difficultés ». Non. Quand je suis descendu dans le puits de Lascaux, parcouru dans le Cabinet des Félines, je suis forcément passé par où les hommes préhistoriques sont passés. La spéléologie nous mène dans des cas endroits identiques et parfois plus délicats. François Rouzaud a très bien décrit les parcours réalisés par les hommes préhistoriques dans les grottes des Pyrénées. Ils sont allés dans des cavernes particulièrement difficiles d'accès. A ce propos, nous aussi allons dans des endroits délicats mais dans un autre but : la connaissance du monde souterrain. Celui-ci réserve parfois des surprises qui peuvent impressionner les visiteurs. Un jour j'ai proposé à un de mes copains qui était sujet à la claustrophobie sans

que je le sache, la visite de la grotte résurgence de Barbe-Bleue à Arcy. Il n'avait jamais fait de spéléologie et je lui avais dit : « tu vas voir, c'est bien ! » On l'a équipé et nous voilà partis dans cette caverne. C'est une résurgence d'un bras de la rivière qui a la configuration d'un égout : l'eau de la rivière atteint la moitié du conduit. La voûte descendant en allant vers l'intérieur de la cavité, il fallait louvoyer dans les coupoles de la roche avec sa tête, sans casque évidemment, pendant un certain nombre de mètres ; ce faisant, il fallait se boucher une narine et respirer par l'autre.

[>Question ?] : Il a fait une crise à ce moment-là ?

[>MG] : Eh oui ! Il avait fait le passage dans un sens et en était sorti, mais il fallait revenir en urgence. On a refait le même trajet avec difficulté mais il n'était pas en forme

À propos du Cheval, ce qu'on ne dit pas, c'est qu'il y a deux chatières. Il y a celle qui fait 23 cm et un boyau derrière, en « S » bien entendu. S'il avait été tout droit, ça aurait été de la rigolade. Et au milieu du boyau, il y a un plancher stalagmitique avec des stalagmites assez hautes. On prenait alors la chatière à hauteur parce que sinon, on avait les pieds dans le suçoir. Ce n'est pas d'aplomb ! On n'était pas juste allongés. Non, non, non ! Il fallait envoyer les pieds dans les voûtes sans toucher les gravures et se mettre donc à l'horizontale, mais au-dessus du vide. Il n'y avait plus d'appuis puisqu'en dessous, c'est un suçoir qui fait 1,50 m. Il fallait réussir à s'infiltrer dans le passage sans descendre les pieds dans le suçoir parce que sinon, on ne pouvait plus se redresser. Il fallait donc que le corps passe à l'horizontale. Mais ce n'est rien ça ! 23 cm, aujourd'hui, je ne passe plus, mais à l'époque oui. En revanche, 23 cm dans un passage de forme triangulaire, c'est beaucoup moins commode. Et derrière le boyau se trouvent les petites stalagmites rondes, celles qui comptent les côtes. Ce passage fait 305 cm de longueur. Comment le sait-on ? On est allés faire l'enregistrement du plafond de la dernière salle avec Maurice Hardy. On avait emmené le pont photo qui fait 3 m d'une seule pièce. Il est passé tout juste dans la grotte. Et on a emmené le pont jusqu'au bout. On a mis cinq heures pour aller au fond alors que le trajet en libre ne dure que 20 minutes. Avec tout le matériel pour prendre des photos, c'était beaucoup plus long. Quand on est allés chercher le matériel le lendemain, on a remis cinq heures pour le sortir. Mais quand on a fait développer les photos, le responsable de la photogrammétrie nous a dit qu'il ne pouvait rien en faire. On avait fait un recouvrement à 33 %. En photogrammétrie, c'est 66 % qu'il faut. On s'était retapé les cinq heures aller l'année d'après avec tout le matériel (floods, sac de spéléologie avec les encas, le décimètre, les platines photos, les pieds pour caler le pont, etc.). Il fallait tout refaire. Cette fois, ça a marché. On a raconté tellement de blagues qu'il n'y avait plus une seule bestiole de vivante dans la grotte, elles étaient toutes parties : les chauves-souris et toutes les autres ! C'était le seul moyen d'aller au fond parce que si on reste trop concentrés, on n'y va pas. Il fallait vraiment raconter des histoires non-stop. Ça a marqué Maurice. C'est la première fois qu'il allait traîner dans le Cheval comme ça.

[>Question ?] : Et le fait de parler sous terre est une technique en soi ?

[>MG] : Certainement. Il peut y avoir des situations angoissantes. Un laminoir, ça vous opprime. On ne respire pas à fond et là, il faut faire attention. Si on ne respire pas à fond, on peut faire une crise d'essoufflement. Et plus on essaye de respirer, moi on n'y arrive. François Rouzaud – qui est connu pour sa thèse en paléo-spéléologie – voulait passer la première chatière du Cheval. Il était venu nous voir. Il avait commencé à faire la topo de la Grande Grotte au début. Je lui avais alors dit de venir voir le Cheval.

[>Question ?] : C'était un spéléologue averti. Il était donc habitué, non ?

[>MG] : Je fouillais à Mauran (Hte Garonne) et je lui avais demandé ce qu'il faisait le dimanche. Il

m'avait répondu qu'il allait faire un 300 m de vertical dans les Pyrénées (sans compter le réseau qui était derrière). Je ne sais plus quelle grotte il avait faite, mais ils sont restés huit jours dedans. C'était l'un des grands spéléologues des Pyrénées. Mais la spéléologie des Pyrénées n'est pas celle de l'Yonne. Il avait donc essayé de passer la chatière du Cheval. Rien. Alors il s'est déshabillé et y est allé en caleçon. Il est rentré, mais il n'y est arrivé qu'à moitié. Plus moyen de respirer. J'étais derrière lui à ce moment-là. Il était déjà engagé et s'était vidé les poumons pour passer et comme il ne passait pas, il devait bien reprendre sa respiration, mais sans pouvoir. Alors, d'un coup, je l'ai attrapé par les côtés et j'ai tiré fortement vers la sortie. La roche l'a bien entamé ! Si j'avais été devant, il aurait été en difficulté parce qu'il impossible de lui pousser la tête avec mes pieds pour le faire reculer. Il était pourtant sûr de passer. Je voyais bien que c'était un gaillard, mais moi, comme je passais comme une lettre à la poste, je m'étais dit qu'il y arriverait. Pourtant, il n'est pas passé.

[>Question ?] : Et quand on ne passe pas, on ne passe pas.

[>MG] : Ah non ! On risque de crever si on force. Il faut se vider les poumons, c'est-à-dire réduire la cage thoracique pour passer. Si on ne peut pas passer derrière pour respirer, c'est foutu. C'est terminé, tu étouffes. Et j'ai vu qu'il étouffait. Il était en train de crever sur place. Il ne faut pas chercher à comprendre et il faut agir vite. Tu attrapes tout ce qui se présente et tu tires.

[>Question ?] : C'est pour ça qu'il vaut mieux parler sous terre.

[>MG] : Oui. Bon, quand tu étouffes, tu ne peux plus parler. Ça, c'est l'un des cas dont je me souviens bien. Mais il y en a eu d'autres et des trucs bien pires. Moi, normalement, j'aurais dû mourir trois fois sous terre. Mais ça ne s'est pas passé !

[>Question ?] : Est-ce que vous avez d'autres anecdotes de personnes qui sont passées aux Fées ou au Cheval ?

[>MG] : Celles qui m'ont marqué sont celles où il a eu des pépins. Les autres, je les ai plus facilement oubliées. Je repense quand même à un Iranien qui était fouilleur à Arcy, en 1958 il me semble. Il était toujours tiré à quatre épingles avec des chaussures de ville, une cravate, une veste et un pantalon pour fouiller. On ne peut pas ne pas se salir en fouillant. Il voulait faire la grotte des Fées. Je lui avais dit qu'il fallait mettre une combinaison, mais il voulait y aller comme il était. Quand il est revenu, il n'avait plus de liquette, plus de chaussure non plus. Dans l'argile, on perd tout ! Et lui, il ne rigolait pas du tout.

[>Question ?] : Est-ce qu'il y avait d'autres personnes qui, comme lui, ne comprenaient pas toujours ce qui se passait ?

[>MG] : Pas beaucoup car la plupart étaient des gens qui avaient déjà fait du terrain auparavant. Il y avait quelques nouveaux chaque année, mais ils n'étaient pas nombreux. Les membres de l'équipe du Patron étaient des personnes qui étaient venus dès 1947. Quand je suis venu en 1955, ces fouilleurs avaient déjà huit ans d'expérience à Arcy-sur-Cure.

[>Question ?] : Et Francine David par exemple ?

[>MG] : Francine David est venue en 1959 et m'a remplacé auprès du Patron comme technicienne, puisque j'étais alors à l'armée. Elle avait dû faire ethnologie comme d'autres et le Patron lui avait demandé si ça l'intéressait de faire du secrétariat en archéologie. Elle n'avait pas d'autres possibilités pour rentrer au CNRS et a dû accepter. Si le Patron ne me remplaçait pas, le poste risquait d'être perdu et il a donc mis quelqu'un à ma place. Et quand je suis revenu de l'armée trois ans plus tard, il a fait rentrer définitivement

Francine au CNRS car elle était en intérim sur mon poste.

[>Question ?] : Et quand vous dites poste de technicien, c'est-à-dire ?

[>MG] : Ça s'appelle un poste d'ITA, ingénieur technicien administratif. Il y a les chercheurs : c'est la noblesse et il y a les ITA : c'est le tiers-état. J'étais ITA dans l'équipe de A. Leroi-Gourhan. Au CNRS, les ITA sont au service des patrons de labo. Ils ne sont pas au service d'un site archéologique ni d'un labo. Au CNRS, un labo, c'est le patron. C'est Monsieur X qui a le labo Y. Il peut très bien liquider son labo et en prendre un autre avec un autre nom. Le technicien le suivra. On est le technicien d'un chercheur. C'est presque personnel cette affaire-là. C'est l'attribution d'un personnage technique qui vient vous aider dans votre boulot de recherche. Je suis rentré en 1959 mais cette relation interpersonnelle, existait avant avec le patron parce qu'il ne m'aurait pas demandé de rentrer dans son équipe si je n'étais pas venu quatre ans auparavant dans ses fouilles. Mais entre-temps je faisais de la biologie et pas du tout d'archéologie. Je n'étais pas destiné à faire de l'archéologie, même si j'aimais bien ça.

[>Question ?] : Qu'est-ce qui fait qu'André Leroi-Gourhan vous a choisi finalement ?

[>MG] : Ça s'est trouvé comme ça. Sa femme commençait une collection de références de pollens actuels. Elle avait un microscope sur le terrain et je suis allé voir ce qu'elle observait. Madame Leroi-Gourhan montait des lames des grains de pollens qu'elle risquait de rencontrer dans les sédiments des grottes. Elle faisait cette collection de pollens actuels sur place mais pas d'analyse de sédiment. Les analyses étaient faites à Vermenton dans un petit laboratoire qui avait été ménagé dans leur maison. Je suis donc allé la voir et j'ai discuté avec elle. Je lui ai demandé ce qu'elle voyait et à quoi ça ressemblait. Je ne connaissais que les globules rouges, les globules blancs, les bactéries, les œufs de parasites, mais pas les pollens. C'était une forme microscopique intéressante à apprendre.

[>Question ?] : Après la journée de boulot vous alliez jeter un coup d'œil à ce qu'elle faisait ?

[>MG] : Oui, même dans la journée. Ça m'arrivait de descendre du chantier quand j'allais tamiser ou quand j'en avais un peu marre d'être à genoux. On n'était pas en permanence accroupis. Une fois que le seau de terre était rempli, on descendait par le téléphérique et on allait tamiser son seau de déblais dans la Cure. Arlette était à côté de la ménagerie et on allait la voir. C'était bon enfant. Il ne faut pas imaginer que c'était l'usine sinon, ça n'aurait pas duré.

[>Question ?] : Ce sont vos premiers contacts avec Arlette Leroi-Gourhan finalement.

[>MG] : Oui. Je ne la connaissais pas jusque-là. Elle n'était pas venue sur les chantiers que j'avais faits auparavant.

[>Question ?] : Et qu'elles étaient vos premières impressions face à ce travail au microscope au milieu de la nature ?

[>MG] : Ça me paraissait normal. Il n'y avait rien d'étonnant. Pourquoi ? J'avais passé toute ma petite enfance à mettre des sous de côté. À chaque fois qu'il y avait une fête ou autre chose, les parents me donnaient cinq ou six francs que je mettais dans ma tirelire. Quand cette dernière a été assez remplie, j'ai acheté un petit microscope. J'avais des lames et des lamelles. Quand je sortais n'importe où avec les copains, on attrapait une araignée ou une mouche et on pouvait en observer des fragments au microscope. Utiliser un microscope sur une table dehors, ça n'avait rien d'extraordinaire pour moi.

Bien sûr, je n'ai pas dit ouvertement que la palynologie m'intéressait. Initialement, je devais travailler dans un labo. Mais j'avais alors le choix entre un labo d'analyse à Paris et un labo de palynologie

archéologique.

Le labo de palynologie n'était pas au musée l'Homme au début, car il était installé dans l'appartement des Leroi-Gourhan. Dans un laboratoire d'analyse biologique en ville, c'est onze mois de laboratoire et un mois de vacances. Dans le laboratoire d'archéologie installé par le Patron, c'est un mois de vacances certes, mais deux mois de terrain archéo et seulement neuf mois enfermés dans un laboratoire. Entre neuf mois et onze mois, il n'y a pas photo pour un gamin de la campagne qui était toujours dehors. Je pouvais rester trois mois dehors dans l'année. Le choix s'est fait tout de suite. Que je regarde des pollens, des parasites ou des bacilles de la tuberculose, c'est pareil

[>Question ?] : Arlette Leroi-Gourhan vous donnait-elle des explications sur ce qu'elle faisait ?

[>MG] : Oui. Elle commençait à faire des publications en 1955. J'avais lu ses articles. C'est après que l'on m'a demandé si je voulais travailler dans ce domaine. Et pourquoi pas ? Au début, je n'avais rien du tout, pas de contrat. C'était payé de la poche du patron. Il devait me payer, comme un vacataire. Comme j'habitais chez ma tante et qu'il fallait que je paye ma part, je lui donnais l'intégralité de mes 350 francs par mois. Je n'ai jamais pu mettre un peu d'argent de côté à ce moment-là. Je ne pouvais pas.

À un moment donné, j'en ai eu marre. Je suis donc allé chercher du boulot dans un labo d'analyses médicales. Je suis parti à l'institut prophylactique où j'avais mes entrées. Je suis allé voir une personne de l'institut qui s'occupait, entre autre chose, de trouver du travail pour les étudiants en biologie médicale. Ce n'était pas son rôle dans l'institut, mais elle faisait ça parce qu'elle connaissait tout le monde. Je lui ai dit que je cherchais du boulot. C'est là que j'ai laissé mes coordonnées et que j'ai reçu dans la semaine sept ou huit propositions d'emploi. J'avais regardé où se trouvaient les laboratoires pour estimer le temps de transport. J'ai choisi le laboratoire qui était à 15 minutes de chez moi. J'ai pris au plus près. Il y avait aussi des demandes faites par des laboratoires d'animalerie et ça, ça ne m'intéressait pas. J'avais fait des tests sur les animaux à l'école de Biologie, mais me consacrer à faire uniquement ça, non. Je préférais faire du laboratoire médical, c'est-à-dire de tout, aussi bien de la sérologie que de la bactériologie, etc. Entre-temps, le patron m'avait fait rentrer au CNRS. J'ai été obligé de dire au patron du laboratoire d'analyses que je m'en allais au bout de trois mois. Il n'avait pas le choix, je rentrais au CNRS. Je l'ai mis en relation avec André Leroi-Gourhan et ils se sont expliqués au téléphone. Je suis parti comme ça.

[>Question ?] : Quand vous commencez à travailler avec Arlette Leroi-Gourhan, c'est finalement le tout début pour vous.

[>MG] : C'est le moment où le patron monte un laboratoire chez lui, à Paris.

[>Question ?] : Est-ce que vous pourriez me décrire les lieux quand vous avez commencé à travailler ?

[>MG] : C'était en fait deux appartements qui avaient été reliés. Le Patron avait transformé l'une des pièces en atelier où il bricolait. Il était très manuel et c'est lui qui s'occupait de tout l'équipement d'Arcy comme les bancs ou les chaises. Il avait monté le même atelier à Vermenton. Il m'avait laissé un coin où il y avait un microscope binoculaire. Il fallait faire la collection de références, mais aussi préparer les plantes et mettre au point une technique de préparation des pollens. Celle qui existait n'était pas bonne. Il fallait vider les grains de pollen de leur cellule de façon à ce qu'ils aient la même allure que les pollens fossiles. Il faut imaginer que le pollen est un œuf. Et ce qui permet de le déterminer, c'est la coquille, comme on le fait pour les œufs d'oiseaux. Ce n'est pas le blanc et jaune qui est dedans qui permet de les déterminer, c'est la forme de la coquille, ses dimensions ainsi que les décors qui sont sur cette coquille. Comme on observe les

grains en transparence, il faut supprimer la cellule intérieure gêne la vue. Il faut donc que la coque soit vide pour que la lumière la traverse sans être entravée. Il fallait donc appliquer une technique qui permette de vider les grains de pollen sans les abîmer. Ayant fait pas mal de chimie, je me débrouillais pas mal.

[>Question ?] : Qu'est-ce qui existait déjà ?

[>MG] : Il y existait bien sûr diverses techniques. G. Deflandre de Paris, en avait mis une au point, mais c'était à partir d'acide lactique qui n'est pas très efficace ; G. Erdtman de Stockholm avait fait la fameuse acétolyse (anhydride acétique + acide sulfurique concentré) mais elle était trop violente et abimait certains grains. J'ai donc modifié la formule de façon à la rendre moins corrosive. La recette comprenait les mêmes produits, mais avec des proportions différentes. C'est de l'anhydride acétique mélangé à de l'acide acétique dans un premier temps et dans des proportions bien précises. Ça, c'était pour la déshydratation. Pour l'acétolyse, il fallait dissoudre la cellule par acide sulfurique, anhydride acétique et acide acétique ; et non plus anhydride et acide sulfurique seulement. J'avais donc tempéré l'action avec l'acide acétique dans certaines proportions. Ensuite, j'effectuais un traitement à la potasse pour refaire gonfler les grains et préparer les colorations. J'avais trouvé les proportions en testant mes essais sur des pollens de tulipe. Mme Leroi-Gourhan avait d'ailleurs acheté un bouquet pour faire ces manipulations ; ces premiers essais ont été fait dans sa cuisine !

[>Question ?] : Quelle technique utilisait-elle ?

[>MG] : Elle ne préparait pas chimiquement les grains de pollen actuels mais seulement les pollens fossiles qui étaient extraits des sédiments des grottes d'Arcy. Elle avait besoin de pollen actuel de référence, mais n'avait pas le temps de s'en occuper. Par conséquent je préparais les pollens actuels et fossiles et faisais aussi l'analyse des échantillons archéologiques. Lorsque j'ai intégré en 1962 le laboratoire de palynologie créé au musée de l'Homme, j'ai continué la collection de références et poursuivi les analyses de fossiles. Ensuite, c'est devenu de la routine.

[>Question ?] : Quand vous parlez du travail qu'Arlette Leroi-Gourhan effectuait dans la cuisine, de quoi s'agit-il ?

[>MG] : La cuisine était transformée pour l'occasion en salle de préparation chimique. Tous les acides s'y trouvaient. Il fallait ouvrir les fenêtres. L'acide chlorhydrique partait dans la cuisine et il n'y avait pas de hotte. C'est au musée de l'Homme qu'il y en a eu une. Au début, elle utilisait une technique pas assez puissante qui ne demandait pas de faire des grandes manipulations mais il restait trop d'argile dans ses sédiments. Pour obtenir 50 pollens, elle lisait 10 lames. Avec le même sédiment, mais avec une autre technique j'obtenais 300 pollens pour une lame !

[>Question ?] : Elle n'avait pas de locaux pour travailler ?

[>MG] : Non, elle travaillait chez elle. Elle n'a jamais voulu rentrer dans une structure administrative quelconque. Le directeur du laboratoire de l'institut de géographie à Paris, lui avait demandé d'entrer dans son laboratoire. Elle n'a jamais voulu et elle a dit qu'elle ne voulait pas prendre la place d'un étudiant, car son mari gagnait assez d'argent. Je sais qu'elle a prétendu le contraire, mais j'étais là le jour où elle a refusé ce poste. Elle avait dit que c'était son mari qui ne voulait pas qu'elle rentre dans une structure. Il se peut qu'il lui ait dit que ce n'était pas la peine de s'embêter avec un poste, c'est possible. En tout cas, la réponse qu'elle a donnée c'est qu'elle était très bien comme ça, c'est-à-dire indépendante.

[>Question ?] : C'est donc quelqu'un qui n'a jamais vraiment voulu rentrer dans une structure ?

[>MG] : Elle aurait pu et elle aurait été indépendante quand même. Elle ne s'en est jamais plainte. Mais quand des personnes l'ont interviewée plus tard, elle a répondu que c'était à cause de son mari. Ce n'est pas totalement impossible mais à l'époque, c'était souvent comme ça. La femme devait rester chez elle et ne devait pas faire autre chose que de s'occuper du ménage. Je n'ai pas connu le patron comme une personne autoritaire susceptible de dire que la bonne femme devait rester à la maison pour faire la cuisine. Ce genre d'état d'esprit n'existait déjà plus à cette époque-là. Il y avait beaucoup de filles qui étaient déjà au CNRS à ce moment-là. André Leroi-Gourhan avait son laboratoire et il y avait des ethnologues femmes, comme Hélène Balfet, technologue qui étudiait la poterie de Tunisie, etc. Dans le groupe du patron, il y avait des dames ethnologues ou archéologues comme Annette Laming-Empeaire par exemple.

[>Question ?] : Mais il n'y a qu'une minorité de femmes qui ont finalement eu un poste ?

[>MG] : Minorité ? Sans doute dans les années 1950. Maintenant, ça doit être à peu près équivalent. C'est comme en médecine. Il doit y avoir plus de filles médecins que de garçons médecins. Les choses ont changé.

[>Question ?] : Quand vous avez connu Arlette Leroi-Gourhan, c'était aussi une époque où l'on recrutait au CNRS.

[>MG] : Oui. Ce n'est pas tous les jours qu'un prof comme Mr Dresch qui était le patron de l'institut de géographie, demandait à quelqu'un d'être son chercheur. Refuser n'est pas non plus fréquent. Si un personnage comme ça demande une personne comme chercheur, à la première commission, ça passe. Ce n'est pas comme maintenant où il faut passer dix fois.

[>Question ?] : Arlette Leroi-Gourhan avait ce tempérament de femme indépendante. Et c'était quand même l'épouse d'un grand nom.

[>MG] : Elle a connu André Leroi-Gourhan alors qu'elle faisait déjà de l'ethnologie et elle a fait de l'ethnologie au Japon avec lui, plus tard. Le seul qui est capable de donner des informations de cet ordre est Philippe Soulier-

[>Question ?] : On n'est donc pas sur une version qui consiste à dire qu'André Leroi-Gourhan a bloqué la carrière de son épouse.

[>MG] : Non Pour moi, ce n'est pas la réalité. Ce que je ne sais pas, c'est le contenu de leurs discussions lorsqu'ils étaient tous les deux. Est-ce qu'André Leroi-Gourhan ne mettait pas les points sur les i, ça je ne peux pas le savoir. Arlette Leroi-Gourhan peut aussi prendre une position de recul sans accuser nommément son mari en disant : « moi, ça ne m'intéresse pas. Je suis indépendante il ne faut pas venir me coller dans un système ». Mais ça peut très bien vouloir dire : « mon mari ne veut pas ». Je n'étais pas 24 heures sur 24 chez eux. Je n'y étais que cinq ou six heures par jour, c'est tout. De toute façon, elle a fait de la recherche toute sa vie. Je ne vois pas pourquoi ça aurait gêné le Patron car son domaine était bien éloigné de celui de son mari !

[>Question ?] : Il semble qu'elle ait formé beaucoup de gens.

[>MG] : Oui. On avait fait le décompte une fois avec Aline Barbier. Aline fait partie des gens formés par elle. Il y en a eu beaucoup. Sans être dans l'ordre, j'arriverai à en retrouver certains, mais pas tous. Jacques-Louis de Beaulieu est devenu le Patron du laboratoire de palynologie de Marseille. Anaïs Klein était pharmacienne et étudiait les sites préhistoriques d'Espagne Il y a également eu des étrangers comme

Mina Evron était d'Israël. Pour me souvenir de tous, il aurait fallu que je m'y prenne autrement et ouvrir comme je l'ai fait au CRA de Valbonne un cahier au laboratoire de Valbonne nommé « la vie du labo ». Chaque mois, tous les événements étaient consignés. Il y a eu par exemple la visite de Yves Coppens. Quand il était venu, il m'avait dit : « Tu ne sais pas qui j'ai rencontré la semaine dernière au Sahara ? » — « ben non ? » — « Schoepflin ! » Les dernières nouvelles que j'ai eues de Schoepflin, c'était donc celle de Yves Coppens qui venait de le voir. Mais c'était il y a longtemps et je l'ai marqué dans le cahier de laboratoire. Ça permet de retrouver la date. Ça doit remonter aux années 1980. J'avais donc noté la date et indiqué « visite de Yves Coppens », un tiret suivi de « Schoepflin » ! J'ai conservé ces cahiers et je les consulte parfois pour retrouver un événement marquant.

[>Question ?] : Je pense aux GSPP qui a été fondé en 1945.

[>MG] : J'étais un peu petit à ce moment-là !

[>Question ?] : Oui ! À partir du moment où ils ont découvert les premières gravures de la grotte du Cheval, les spéléologues avaient donc un premier pied sur le territoire et ils ont vu débarquer les préhistoriens. Comment se passaient les relations avec les spéléologues ?

[>MG] : Ce n'est pas comme ça qu'il faut prendre le problème. Il faut me demander quel était mon contact avec le GSPP. Je ne les connaissais pas avant. J'ai commencé à les connaître après l'armée, en 1961. Christian Couleru, l'un de mes copains, était dans ce groupe. Il était cultivateur à Champs-sur-Yonne. C'est lui qui m'avait dit : « le groupe spéléo Parat est à l'Abime d'Hervau. Ils sont en train de l'explorer. Est-ce que tu veux venir avec moi ? » Je n'étais pas équipé, mais j'y suis allé quand même. J'ai rencontré Jean-Claude Liger, Pierre Guilloré, Philippe Gouin, Gérard Méraville. Toute la fine équipe était autour de ce trou. Gérard me dit : « tu n'as pas envie de descendre là-dedans ? Juste comme ça ! » Il y avait 30 m d'échelle. Quand tu n'as jamais fait d'échelle de ta vie avec une étroiture sévère à l'entrée ça demande réflexion. En plus, j'avais des tennis. Les barreaux d'échelle me cassaient le pied. Il fallait avoir des godasses à semelles dures pour que ça ne plie pas. Ça m'a fait mal aux pieds et ça, je m'en souviens ! Je ne me souviens pas du reste. Je n'avais rien dit. Je suis descendu pour aller voir en bas et je suis remonté. C'était mon premier contact avec le GSPP.

Des bulldozers de l'autoroute A6 en construction ayant découvert un cimetière mérovingien le Patron avait été prévenu, probablement par la mairie. C'était pendant les vacances de Pâques et il était à Vermenton à ce moment-là. Il parvient à me contacter, mais je ne me souviens plus comment, car mes parents n'avaient pas de téléphone. Je devais être en vacances à ce moment-là. En tous les cas, je savais qu'il fallait aller à Nitry pour filer un coup de main. C'était en 1962. Je suis allé voir mon copain Christian Couleru pour lui demander ce qu'il faisait. Il m'avait répondu qu'il s'occupait de ses vaches ; son travail terminé je l'emmenais à Nitry et nous voilà partis à Nitry avec ma Citroën Trèfle 5 cv de 1924, deux places, qui a bien intrigué les gens de l'autoroute

J'avais proposé à Michel Brézillon de venir faire un tour dans la Trèfle parce que c'était amusant. On faisait des quarts de tour brusques sur les cailloutis-Michel Brézillon était devenu vert. J'avais fait ça deux ou trois fois et clac, la barre de transmission-tombe par terre. À ce moment-là, la bagnole s'est levée, et là, Michel Brézillon m'a dit : « ça va bien, je m'en vais ! » Il est alors rentré sur le camp, mais moi je me suis retrouvé tout seul au milieu du chantier. Je suis rentré à pied avant d'aller voir le patron pour lui annoncer que j'avais cassé ma barre de transmission et que j'allais voir le maréchal-ferrant du village. Le patron a accepté de me tracter, mais il a fallu que je remonte ma barre de transmission. Me voilà à plat ventre là-dessous avec des fils de fer pour la remonter. André Leroi-Gourhan m'a donc tracté jusqu'au maréchal-

ferrant qui m'a dit que j'avais perdu tous les boulons du cardan. Il m'avait alors donné des boulons, des clés en me disant : « tu te débrouilles ! » Le cardan n'était pas abîmé. J'ai remonté la platine de la barre et j'ai remis les boulons avec des rondelles pour empêcher que ça s'ouvre à nouveau. J'ai resserré ça à fond. « Merci, Monsieur, je vous dois combien ? » — « Fous-moi la paix avec tes bêtises ». Et me voilà reparti sur le chantier.

Avant de rentrer à Champs-sur-Yonne en soirée, j'avais ramené Christian chez lui. La vitesse de pointe de ma bagnole avec les vents arrière et des pentes : 60 km. Et elle consommait beaucoup d'eau ! Il suffisait de remplir le radiateur, mais au bout de 30 km, il n'y avait plus rien. J'avais donc toujours un gros bidon d'eau dans le coffre arrière. Sur le trajet, j'ai demandé à Christian de remettre de l'eau, mais sans s'arrêter de rouler. Christian est donc sorti. De toute façon, il n'y avait qu'une porte. Il y a la roue du côté conducteur qui est obligé de passer par la place du copilote pour sortir de la voiture. Christian s'en va donc derrière pour aller chercher le bidon et il est revenu de mon côté. Il s'est mis à cheval sur le capot, il a débouché le réservoir et a rempli le radiateur. Avec quelqu'un sur le capot, je ne voyais pas très bien pour conduire ! Sur la nationale, au niveau de Vermenton, il y avait un automobiliste qui roulait à côté de moi à la même vitesse dans une Jaguar ou quelque chose comme ça, Au début je ne l'ai pas vu et le conducteur nous regardait en train de faire notre manœuvre. Christian a refait le tour pour déposer de bidon dans la bagnole et s'est rassis. La Jaguar est alors repartie à toute vitesse, on imagine que le chauffeur a dû se dire qu'il avait eu affaire à des gens complètement dingos. On a bien ri rétrospectivement. Pour nous, c'était normal de faire ça, mais pour l'autre qui roulait sans rien dire avec une voiture qui peut se déplacer à près de 300 km/h, cela l'était moins... il est quand même descendu à 60 km/h rien que pour nous voir faire. Ça, ça nous a fait rigoler !

[>Question ?] : Ce Christian faisait partie du GSPP ?

[>MG] : Christian Couleru, oui ; c'était un copain de Gérard Méraville. Je ne sais pas s'il a connu la génération qui a créé le groupe, Boureau, Gérard Méraville et Papon, en 1946 ou 1947. C'était eux qui avaient découvert le cheval et je ne sais pas s'ils sont revenus après. Christian avait dû rentrer en 1955, au retour de l'armée. Le groupe qui a découvert le cheval était constitué de quatre personnes et non pas trois. Il y avait le neveu de Boureau, Lionel Buriot que j'ai rencontré ces temps derniers au Château du Chastenay à Arcy. C'est là qu'il m'a dit qu'il était aussi découvreur comme les autres. Mais comme il y avait eu un procès et qu'il était mineur, les gendarmes ne l'avaient pas inscrit dans leur rapport. Il n'apparaît donc pas dans les registres officiels.

Il y a eu un procès lors de la découverte à cause du directeur de la circonscription, René Louis. Les découvreurs faisaient partis du Groupe spéléologique, archéologique Parat (GSAP). Ils étaient chapeautés par un curé l'Abbé Lacroix ce me semble, qui était archéologue et qui servait de caution à leur travail. J'imagine que cet Abbé ne devait pas être en bon terme avec René Louis Ce dernier, membre de l'association des archéologues de l'Yonne, avait une responsabilité administrative et c'est lui qui a intenté un procès aux découvreurs du Cheval pour fouilles clandestines. Il avait misé sur le fait qu'ils n'avaient pas le droit d'aller sur un site préhistorique. Puis André Leroi-Gourhan est intervenu et les a sauvés d'un procès idiot. Les relations entre André Leroi-Gourhan et le groupe spéléo ont toujours été bonnes., il les avait tirés d'une bien mauvaise situation.

En 1963, quand le GSPP a découvert la grotte de la cabane (la grotte des Pêcheurs) à Saint Moré, on fouillait encore à Arcy-sur-Cure. La désobstruction de cette grotte avait conduit à la découverte d'un ciste de l'Âge du fer avec deux vases et divers autres objets. À ce moment-là, j'étais à Champs-sur-Yonne.

Pendant que le groupe désobstruait, l'un des membres est venu à Champs-sur-Yonne pour prévenir Christian. Couleru. Celui-ci est alors venu me prévenir et je lui ai dit qu'il fallait qu'on aille voir André Leroi-Gourhan qui était à Vermenton. Le Patron n'était pas encore sur les fouilles à ce moment-là (ou peut-être étaient-elles déjà terminées). J'étais donc allé prévenir le Patron de la découverte des copains spéléologues. Il m'a tout de suite dit qu'il fallait y aller. Il y avait sur le site Gérard Méraville, Pierre Guilloré, Jean-Claude Liger, quelques autres spéléos. Ce fut une des innombrables péripéties vécues avec le GSPP. Après, il y a eu d'autres expéditions, en Espagne, dans le Vercors, etc.

[>Question ?] : Est-ce que le groupe venait visiter le chantier archéologique d'Arcy ?

[>MG] : Non. Il n'y a que Philippe Guoin et Jean-Claude Liger qui ont participé aux fouilles. Eux, ils ont carrément fait plusieurs semaines. Jean-Claude bossait à Paris dans une boîte dont j'ai oublié le nom. A Paris le groupe organisait des réunions de discussion concernant les expéditions à mener dans le Vercors ou dans l'Yonne. Et on n'allait pas qu'à Arcy-sur-Cure. On trainait dans toutes les cavités possibles et imaginables de l'Yonne. On se faisait donc des programmes avec une réunion le mardi dans un bistro du 15<sup>e</sup>, au Celtique, je crois. On avait notre place. Il ne valait mieux pas que quelqu'un s'y mette. Il y avait donc dix gars qui se réunissaient pendant une heure ou deux. On discutait de nos programmes pour le week-end suivant et celui d'après, etc. C'était notre salle de réunion. Gérard Méraville habitait à Clamart, moi j'étais dans le 18<sup>e</sup>, Jean-Claude Liger Philippe Guoin et Pierre Guilloré dans le 15<sup>e</sup>, et les autres, dieu sait où. Le mieux était donc de se retrouver dans un bistro.

[>Question ?] : Jean-Claude il était déjà très investi dans ce groupe ?

[>MG] : Oui, avant moi, mais pas longtemps avant, car il était également à l'armée. Pierre et Jean-Claude nés en 1939 ont le même âge que moi. Ils étaient donc aussi à l'armée. Je crois qu'ils ont connu Gérard Méraville par le biais de la fédération française de spéléologie. Il suffisait d'y aller et de se dire intéressé pour faire de la spéléologie dans l'Yonne. Tu passais un coup de fil ou tu laissais un message et le contact se faisait. Ça a dû se faire comme ça. En 1961, tout le monde n'avait pas le téléphone non plus. Jean-Claude habitait chez ses parents à l'époque.

Son père était le jardinier des sœurs de je ne sais plus quelle institution. Il y avait une église et un monastère. Elles avaient un grand jardin qui produisait des légumes. Les parents de Jean-Claude habitaient dans la maison du jardinier. Jean-Claude a donc toujours vécu là avec sa sœur et son frère. Dans la cave, il y avait une entrée dans le puits qui permettait de pénétrer dans des carrières souterraines. On allait donc faire de la spéléologie par ce puits. On descendait à l'échelle, et on faisait des kilomètres là-dedans ! Pas vus pas pris ! Philippe Guoin, son grand truc, c'était de passer sous l'armoire de Madame Liger à son grand étonnement.

[>Question ?] : Quel âge aviez-vous à ce moment-là ?

[>MG] : 20 ans. Mais Jean-Claude allait traîner dans ces carrières bien avant. Dans sa cave, on faisait des échelles spéléologiques que l'on vendait à des groupes qui en demandaient. Nous fournissions des échelles de telle ou telle taille pour telle condition avec le certificat de résistance. On rentrait donc des sous pour le groupe. Les week-ends se passaient ainsi dans la cave à bricoler des échelles. On avait un système que l'on avait fait préparer par un tourneur sur métaux, pour que les percements se fassent précisément : on introduisait les barreaux dans cet objet et les deux trous étaient percés de façon parfaitement parallèle. On avait des rouleaux de câbles en inox, avec lesquels on faisait nos échelles et des fixes échelles. L'ambiance était au beau fixe. On faisait nos échelles et puis on les vendait sur commande.

J'en ai encore un rouleau à la maison. On s'en était tous acheté un. Il fallait mettre une mise de fonds. Dans le 18<sup>e</sup>, j'avais dit à ma tante : « s'il y a le feu, je mets l'échelle à la fenêtre et on descend dans la rue. On n'attend pas que les pompiers viennent nous chercher ». L'échelle était donc à côté de la fenêtre. Au troisième étage, c'était bien pour une échelle de 10 m. Ça faisait 9 m. et avec le fixe échelle tout était prévu !

[>Question ?] : Est-ce que vous pourriez me raconter d'autres réjouissances souterraines, cette fois à Arcy-sur-Cure et au moment des fêtes ?

[>MG] : Oui. Ça a été raconté en détail par Raymond Kapps dans ses comptes-rendus qu'il publiait dans le journal local (L'Yonne républicaine) sous le titre de « Chroniques des fouilles d'Arcy-sur-Cure ». Je m'en souviens de deux « bidules » comme les appelaient le Patron, les autres moins bien. Une fois, on a transformé la grotte du Trilobite en pavillon chinois. Tout le monde était déguisé en chinois. une moustache filiforme avait été collée sur le menton de Michel Brézillon. Le Patron se déguisait toujours en cosaque. Je me souviens que le Patron m'ayant dit qu'on allait préparer un repas chinois il fallait impérativement des baguettes. On n'en trouvait pas beaucoup à l'époque. Il m'avait amené dans son grenier de Vermenton en me disant qu'il avait là des bambous à partir desquels je devais tailler une cinquantaine de couples de baguettes en bambou. J'en ai gardé un jeu dont je me sers encore maintenant. Je crois que tout le monde avait embarquées les siennes à l'époque. Ça m'avait pratiquement pris une matinée pour faire cette série. Le bambou, ça se fend bien, mais pas de façon très régulière mais au bout d'un certain nombre de ratés, j'avais trouvé la manière de faire.

Pour la deuxième fête, c'était le bateau pirate avec Roland. C'est la seule fois où je me suis déguisé. C'est un truc que je n'aime pas. Ma mère nous avait fait des espèces de gilets qui ressemblaient à des gilets du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et j'avais décroché les deux épées de duel que ma grand-mère avait achetées l y a très longtemps. Des vraies et sans étui ! Il y avait longtemps que ces étuis étaient pourris. Et avec Roland, on a mis sur pied un duel mobile qui se déroula, à reculons en ferrailant, de la grotte des Fées jusqu'au Trilobite. On s'est arrêtés ensuite, car elles étaient assez dangereuses. Je me souviens qu'on avait fait deux prisonnières. C'était « Les grognasses à Coiffard ». On les appelait comme ça. Mr Coiffard était un chimiste qui avait amené deux de ses élèves à Arcy. On les avait affublées d'une longue robe blanche parce que l'on savait que ça allait s'illuminer aux ultraviolets dans la nuit. Bien évidemment, on les avait mises dans un coffre ficelé avec des chaînes partout. On a monté le coffre dans les marches du Trilobite. Le projecteur à ultraviolets avait été installé et éclairait dans le noir. Elles sont montées enfermées dans la malle ! C'était une vraie malle en bois qui venait d'un grenier, soit de chez Pierre Poulain soit de chez le Patron. On pouvait mettre deux jeunes filles là-dedans, sans problème. On a ouvert le coffre en haut des marches. Ninine, c'est-à-dire Jeanine Poplin notre intendante manipulait le projecteur UV. On avait devant nous, dans le noir, deux spectres fluorescents bardés de chaînes. C'était fantastique. Pierre Poulain portait un vrai sabre d'abordage et des pistolets qu'il avait emprunté momentanément au musée d'Avallon. Tout le monde était déguisé.

Il y en a eu beaucoup de fêtes qui se déroulaient généralement lors de l'anniversaire du Patron vers la fin août. À Pincevent, la tradition a été poursuivie. On n'était pas obligés de se déguiser et je ne me suis déguisé qu'une seule fois. Je n'ai plus les épées avec lesquelles j'ai ferrailé. Je les ai données à mon fils qui les a mises au-dessus de sa cheminée. Je lui ai dit que c'était un souvenir de son arrière-grand-mère. Elles sont à l'abri. Je ne sais même pas pourquoi l'arrière-grand-mère a acheté ça. Pourquoi acheter des épées de duel ? Ce sont des épées pointues triangulaires. C'est mieux qu'un fleuret. Est-ce que ce sont des épées de concours ? Je ne sais pas. Ce sont des épées pour se battre, c'est une arme. Elles sont même

Projet ANTHROP'ARC, soutenu par l'attribution d'une subvention de la Région Île-de-France dans le cadre du Domaine d'intérêt majeur « Matériaux anciens et patrimoniaux » de la Région Île-de-France

signées d'un armurier célèbre.

[>Question ?] : C'est dommage qu'il n'y ait pas un film vous montrant avec Roland en train de ferrailer.

[>MG] : Je pensais qu'ils allaient faire au moins une photo. Mais non ! Pourtant, on a fait beaucoup de bruit bien entendu. Tous les deux, on s'est bien marrés.